

A Albert Grzymala

Nohant, 12 mai 1847

Merci cher ami, pour tes bonnes lettres. Je savais d'une manière incertaine et vague, que Chopin était malade, 24 heures avant la lettre de la bonne princesse. Remerciez aussi pour moi cet ange. Ce que j'ai souffert durant ces 24 h. est impossible à te dire ; et quelque chose qu'il arrivât, j'étais dans des circonstances à ne pouvoir bouger. Enfin pour cette fois encore, il est sauvé, mais que l'avenir est sombre pour moi de ce côté !

... Je serai à Paris pour quelques jours à la fin du mois, et si Chopin est transportable je le ramènerai ici. Mon ami, je suis aussi contente que possible du mariage de ma fille, puisqu'elle est transportée d'amour et de joie, et que Clésinger me paraît le mériter, l'aimer passionnément et lui créer l'existence qu'elle désire. Mais c'est égal, on souffre bien en prenant une pareille décision ! Je crois que Chopin a dû souffrir aussi dans son coin, de ne pas savoir, de ne pas connaître et de ne pouvoir rien conseiller. Mais son conseil dans les affaires réelles de la vie est impossible à prendre en considération. Il n'a jamais vu juste les faits, ni compris la nature humaine, sur aucun point. Son âme est toute poésie, et toute musique, et il ne peut souffrir ce qui est autrement que lui.

D'ailleurs son influence dans les choses de ma famille serait pour moi la perte de toute dignité et de tout amour vis-à-vis et de la part de mes enfants. – Cause avec lui, et tâche de lui faire comprendre d'une manière générale qu'il doit s'abstenir de se préoccuper d'eux. Si je lui dis que Clésinger (qu'il n'aime pas) mérite notre affection, il ne l'en haïra que davantage, et il se fera haïr de Solange. Tout cela est difficile et délicat, et je ne sais aucun moyen de calmer et rassurer une âme malade, qui s'irrite des efforts qu'on fait pour le guérir. – Le mal qui ronge ce pauvre être au moral et au physique me tue depuis longtemps, et je le vois sen aller sans avoir jamais pu lui faire de bien, puisque c'est l'affection inquiète, jalouse et ombrageuse qu'il me porte qui est la cause principale de sa tristesse. Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec lui et *avec les autres*. Je me suis fait vieille avant l'âge, et même sans effort et sans sacrifice, tant j'étais lasse des passions et désillusionnée sans remède. Si une femme sur la terre devait lui inspirer la confiance la plus absolue, c'était moi, et il ne l'a jamais compris ; et je sais que bien des gens m'accusent, les uns de l'avoir épuisé par la violence de mes sens, les autres de l'avoir désespéré par mes incartades.

Je crois que tu sais ce qui en est ! Lui, il se plaint à moi de ce que je l'ai tué par la privation, tandis que j'avais la certitude de le tuer si j'agissais autrement. Vois quelle situation est la mienne dans cette amitié funeste, où je me suis faite son esclave dans toutes les circonstances où je le pouvais, sans lui montrer une préférence impossible et coupable sur mes enfants, où ce respect que je devais inspirer à mes enfants et à mes amis a été si délicat et si sérieux à conserver ! J'ai fait, de ce côté-là, des prodiges de patience dont je ne me croyais pas capable, moi qui n'avais pas une nature de sainte comme la princesse ! je suis arrivée au martyre, mais le ciel est inexorable envers moi, comme si j'avais de grands crimes à expier ; car au milieu de tous ces efforts et de ces sacrifices, celui que j'aime d'un amour absolument chaste et maternel, se meurt victime de l'attachement insensé qu'il me conserve !

Adieu, cher, je t'aime. Compte que j'aurais toujours du courage et de la persévérance, et du dévouement, malgré mes souffrances, et que je ne me plaindrais pas. Solange t'embrasse de tout cœur.

George

